

viveurs. C'est du Paris intime, dont le charme est si profond et si pénétrant, c'est de ceux qui y sont nés, qui y vivent et qui l'aiment, que je tâcherai de vous parler de mon mieux.

Qui donc a dit — je ne m'en souviens plus — que Paris était la seule ville du monde qui sût se faire aimer comme une femme? La boutade est jolie; elle exprime même une vérité, mais seulement si on l'applique aux étrangers. Dans tous les cas, je doute qu'elle soit d'un Parisien d'origine, né de parents parisiens, ayant passé à Paris son enfance, sa jeunesse, y ayant grandi, vécu, aimé, souffert. Ces Parisiens-là — j'en suis — aiment tout simplement Paris comme on aime son pays natal; mais — je vais tout de suite leur adresser un reproche — ils ne s'aiment pas assez entre eux.

Depuis longtemps, en dépit de la centralisation à outrance, l'esprit de clocher, l'amour de la petite patrie, se manifestent — et cela en pleine capitale — avec une énergie singulière. Ce ne sont que sociétés amicales, dîners et fêtes périodiques entre provinciaux venus à Paris pour y chercher fortune, d'aucuns disent audacieusement pour le conquérir. Les Auvergnats fraternisent dans la chaude fumée de la soupe aux choux; les Normands lèvent des coupes de vin de Champagne à la gloire de la pomme et du cidre; les Bretons chantent leurs sônes celtiques et leurs airs gallois en des agapes que termine une improvisation familière de M. Ernest Renan; les Félibres font retentir leurs tambourins et développent leurs farandoles à Sceaux, sous le ciel généralement pluvieux de notre printemps, autour du buste de M. le chevalier de Florian, qui doit être un peu surpris d'un tel hommage. Disons-le bien vite, nous ne voyons là rien que de très légitime, de touchant même. Se donner entre gens d'un même terroir des rendez-vous réguliers, se réunir pour parler du cher pays, choquer les verres en son honneur, fêter le succès des compatriotes heureux ou illustres, aider ceux à qui la vie est moins légère, c'est excellent. Pourquoi cette bonne habitude n'existe-t-elle pas — ou moins, existe-t-elle à peine — chez les Parisiens de Paris?

Il y a bien un dîner de ce nom, et j'ai même eu, une fois, l'honneur de le présider. Ce fut charmant et cordial; et, par une amusante gaminerie, les convives imitèrent, au dessert, les cris de nos vieux faubourgs: « Tonneaux... tonneaux!... Ciseaux à r'passer!... Chand d'habits!... Hareng qui glace!.. » Que voulez-vous! Ce sont là nos premières impressions d'enfance, à nous autres natifs de Vaugirard ou de Ménilmontant. J'ai souhaité de mon mieux, ce jour-là, longue vie et bonne chance à l'Association des Parisiens de Paris. Mais